

85  
Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux  
et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXIX<sup>e</sup> ANNÉE

# BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME IX

N<sup>o</sup> 4

Octobre-Décembre 1907

P. PARIS

Promenades archéologiques en Espagne.

II. Elche.

**Bordeaux :**

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

**Lyon :** HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

**Marseille :** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

**Toulouse :** ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

**Madrid :** MURILLO, ALGALÁ, 7

**Paris :**

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129098

# BULLETIN HISPANIQUE

Tome IX, 1907, N° 4

## SOMMAIRE

<b>P. Paris</b> , <i>Promenades archéologiques en Espagne. II. Elche.</i> . . .	318
<b>H. Mérimée</b> , « <i>El ayo de su hijo</i> , » comedia de Don Guillen de Castro. . . . .	335
<b>C. Pérez Pastor</b> , <i>Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII (suite)</i> . . . . .	360
<b>G. Cirot</b> , <i>Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite)</i> . . . . .	386
<b>H. Lorin</b> , <i>Note sur la formation de la nationalité argentine.</i> . . .	401
<i>Questions d'enseignement : Chronique universitaire (E. Mérimée), p. 407.</i>	
<i>Agrégation et certificat d'espagnol : Notes bibliographiques sur les auteurs et les questions du programme pour les concours de 1908 (E. Mérimée, E. Martinenche et G. Cirot), p. 416.</i>	
<i>Bibliographie : A. PULIDO FERNÁNDEZ, Españoles sin patria y la raza sefardi (G. Cirot), p. 429; — G. M. VERGARA Y MARTÍN, Ensayo de una colección bibliográfica-biográfica de noticias referentes á la provincia de Segovia (G. Cirot), p. 436; — JULIÁN RIBERA, Lo científico en la historia (G. Cirot), p. 437.</i>	
<i>Chronique.</i> . . . . .	438

## DIRECTION ET RÉDACTION

**M. E. MÉRIMÉE**, professeur de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

**M. A. MOREL-FATIO**, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, à Paris.

**M. P. PARIS**, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École municipale des Beaux-Arts.

*Secrétaire de la Rédaction :*

**M. G. CIROT**, professeur d'Études hispaniques à l'Université de Bordeaux (Faculté des Lettres).

*Directeur-Gérant :*

**M. G. RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres.

A. Moussier Edmond Sollier  
hommage de ses camarades  
L. Larin

## PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

### II

#### ELCHE.

« Là s'éleva la ville d'Herna; maintenant y coule entre des rives dépeuplées l'Alebus sonore. » Ainsi parlait au iv<sup>e</sup> siècle de notre ère, en son vieux poème géographique, Festus Avienus, compilateur des anciens périple grecs. Herna, c'était peut-être, au v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, la ville qui devint la Colonia Julia Illici Augusta, puis la moderne Elche; l'Alebus, c'est certainement, avec un nom modifié à peine, l'étrange Vinalapo.

Si le fleuve parfois, en quelques rudes hivers exceptionnels, peut encore rouler des flots bruyants à travers la campagne illicite et menacer le vieux pont souvent secoué jadis par ses brusques crues tumultueuses, il est, d'ordinaire, bu par les ardents soleils ou ruiné par les saignées des *acequias* fécondantes, réduit à un mince filet glissant de flaque en flaque saumâtre. Son large lit, encadré de berges hautes, n'est plus qu'un ravin de pierres et de poussière, parfois hélas! d'immondices, et rien n'est triste comme cette ruine d'un fleuve au nom retentissant.

Mais par bonheur les rives du Vinalapo ne sont plus désertes. Elche, pressant ses blanches maisons au pied de sa grandiose cathédrale, s'épanouit lumineuse et pure au cœur de sa verdoyante palmeraie. Toutes les gloires de l'Orient couronnent la Jérusalem espagnole. Quand le promeneur s'attarde aux jours caniculaires sur la grande place dormante, le soleil l'éblouit des mêmes feux cruels qui brûlent les déserts syriens; qu'il s'égare dans le dédale des rues étroites où sommeille ici le silence des maisons closes, où bruit ailleurs la vie des bou-

tiques obscures, c'est l'ombre claire et douce et la fraîcheur calmante des cités d'Asie, c'est le parfum subtil des quartiers solitaires, et la senteur épicée des bazars.

Puis, au sortir de la ville, comme une tache de gaieté verte au centre de la plaine morne et grise que cernent des collines sans arbres, voici l'enlèvement des palmiers sveltes découpant leur chevelure immobile sur l'azur éclatant; voici, sous l'ombre féconde des dattiers, enlacé au réseau des *acequias* murmurantes, le foisonnement des amandiers pâles et des grenadiers tachés de sang; voici, en un mot, l'évocation inattendue, mais qui s'impose, des verdoyantes oasis.

Mais Elche l'orientale n'a pas seulement, pour séduire et captiver, l'éblouissement de son ciel, le charme exotique de sa ville et de son jardin. C'est la patrie de la Dame d'Elche, merveille de l'Espagne antique.

La route poudreuse qui se dirige, droite et blanche, vers Santa-Pola, vers la Méditerranée prochaine, longe bientôt le tertre où furent à l'époque romaine bâtis quelques édifices et quelques villas: ce tertre, c'est l'Alcudia, d'où fut exhumé le chef-d'œuvre.

Fiers des origines lointaines et de la splendeur ibérique ou romaine de leur ville, c'est avec amour que les meilleurs des fils d'Elche ont toujours étudié son histoire et recueilli jusqu'aux plus humbles débris de son passé. A parcourir pas à pas, au cours d'inlassables promenades, la vaste surface plate et nue de la *loma*, que périodiquement égratigne la charrue, à scruter sans cesse des yeux et de la main la coupe des talus fréquemment éboulés, à tenter la fortune des fouilles rapides aux sites où le hasard ou l'instinct leur signalait des ruines certaines, D. Aureliano Ibarra, D. Pedro son frère ont patiemment réuni des collections précieuses, où dominent les monnaies, les tessons ornés de céramique indigène ou romaine, les lampes d'argile, les menus objets de bronze, mais où brillent aussi des pièces rares, statues de marbre ou statuettes de bronze.

Le Musée archéologique de Madrid possède maintenant les plus précieuses de ces épaves antiques, parmi lesquelles se distingue une fort jolie figurine de bronze, du meilleur style

grec : un jeune homme assis qui, sans doute, va poser sur sa tête une couronne; il est élégamment drapé dans une chlamyde qui laisse nu tout le flanc droit. Les yeux sont incrustés d'argent, et ce n'est point le seul détail intéressant de technique, si l'on note d'abord que le personnage et le rocher qui lui sert de siège, fondus à part, peuvent se séparer, et surtout, fait rare sinon unique, que le bronze a été coulé sur une armature interne en fils de fer.

Une petite tête de femme en marbre vaut moins par la beauté du visage que par l'extrême grâce de la coiffure savante, où s'entremêle aux longs cheveux, habilement ondulés en bandeaux et relevés en chignon, une riche couronne de laurier et de chêne, où brille au-dessus du front un superbe joyau à pendeloque de perles.

Trois mignards amours sculptés dans un marbre à transparence d'albâtre sont des œuvres de rapide industrie; style banal, lourde facture; mais ils sont amusants, ces Cupidons bouclés, joufflus, potelés, en leur pose assez juste de bébés dormant sur une peau de lion, dans une jonchée d'attributs comiques, arc, carquois, massue et torche, tout l'attirail déjà rococo du dompteur des monstres et du tyran des cœurs.

D. Aureliano Ibarra a donné de ces sculptures de fort bonnes images dans son livre d'*Illici*; il y a joint de magnifiques mosaïques, dont fut pavée plus d'une grande salle de thermes ou de villa; des jeux habiles et richement variés d'ornements polychromes, grecques, méandres, rinceaux, rosaces, feuillages et fleurs, s'y marient ingénieusement à de simples sujets où s'esquisse la figure humaine, un Centaure, une Néréide, l'enfant Éros, ou Galatée. Mais l'incurie, comme il arrive trop souvent, même hors d'Espagne, a laissé s'enterrer à nouveau ou se détruire pour toujours ces témoignages du luxe passé.

Quoi qu'il en soit, tous ces monuments sont pour l'histoire de l'art d'un intérêt secondaire. Leurs qualités ne les distinguent pas de toutes les œuvres de production courante, habiles, mais banales et froides, recueillies d'un bout à l'autre du monde romain. D'après leur témoignage, la colonie d'*Illici*



fut un centre de civilisation élégante, où vécurent en des villas confortables des gens de goût distingué.

Par bonheur, un coup de fortune, une trouvaille telle que l'histoire de l'archéologie espagnole n'en signale pas de plus illustre, a exalté la gloire d'Elche et le nom de l'Alcudia.

Le 11 août 1897, comme j'arrivais à Elche, attiré par les fêtes qui, tous les ans, se célèbrent en l'honneur de Notre-Dame de l'Assomption : « Avez-vous reçu ma lettre? me dit au débotté mon ami D. Pedro Ibarra, le plus passionné des antiquaires illicitans, depuis que son frère regretté, D. Aureliano, n'est plus. — Non; mais quelle nouvelle m'annonçait-elle, que je vous vois tout ému? » Perico, — c'est ainsi que l'appellent affectueusement ses compatriotes, — pour toute réponse tira de sa poche une photographie haute de quelques centimètres seulement, mais très nette et très fine, comme l'admirable lumière du royaume de Murcie en donne même aux opérateurs novices. Le visage de mon ami rayonnait d'orgueil. « Hé bien? » me disaient ses yeux en une interrogation pressante. « D'où vient ce buste? fis-je avec calme. — De l'Alcudia. — Qui l'a trouvé? — Le 4 août, un ouvrier de mon parent le docteur Campellos. » Et sans plus songer à me demander mon avis : « Voyez, continua-t-il en soulignant du geste chaque détail de l'image — un admirable buste de femme drapée dans un grand manteau, coiffée d'une mitre opulente, le visage encadré d'énormes roues en couvre-oreilles, le sein chargé de lourds colliers — voyez le chef-d'œuvre de l'art romain à Elche, Apollon! De part et d'autre de ses joues, ces roues symboliques sont les roues de son char divin! »

La conviction de D. Pedro était si pleine et si sincère (il ne l'a pas tout à fait perdue encore) que je remis à plus tard le souci de le détromper. Aussi bien n'était-ce point le lieu ni le moment de faire du pédantisme; il fallait voir, et, comme j'y étais déjà décidé, agir.

Chez le docteur Campellos, dans la lumière adoucie d'une salle basse, la Dame d'Elche m'apparut, non pas belle d'une beauté classique, non plus séduisante de grâce, car ses traits ne sont ni réguliers et purs, ni charmants, mais mieux que

belle et plus que gracieuse; elle était l'idéal enfin retrouvé des artistes ibères méconnus. Déesse et reine par la hautaine majesté du port et du visage, par les draperies austères et les pesantes parures, ou, par l'audace d'un franc réalisme, simple grande dame portraiturée au naturel en la splendeur de ses atours, qu'importait? Le chef-d'œuvre se révélait, à moi le premier, certain, éblouissant: il fallait le conquérir. Mon plan se faisait, tandis que j'admirais en silence.

Une heure après, la photographie que m'avait montrée Perico partait pour le Musée du Louvre; et je préparai prudemment l'achat que je rêvais.

L'aventure était périlleuse; le docteur Campellos était riche; sa maison était garnie de tableaux, de gravures, d'œuvres d'art, sa bibliothèque abondante et choisie; il avait le renom justifié d'amateur. Sa femme était la fille d'Aureliano Ibarra; en elle, je le savais, a passé l'âme de son père. Mon ami Perico lui-même, en l'occurrence, enthousiasmé de la merveilleuse trouvaille, et fort écouté toujours de la fille de son frère, ne pouvait que me desservir, en dépit de son dévouement coutumier. Dans l'hospitalier logis de la Plaza Campellos, c'était depuis sept jours une longue théorie de curieux; les casinos, les *tertulias* du soir chantaient la gloire du buste; à la maison, à la boutique, à l'atelier, tous les confectionneurs d'espadrilles, c'est-à-dire tous les Illicitans, en parlaient en poussant l'âlène dans les semelles de corde. Sa photographie brillait en belle place dans le *comedor* de l'Hôtel de la Confianza, suprême honneur et consécration suprême. Le buste devenait vraiment l'idole de la ville.

Chose plus grave, déjà, par les soins de Pedro Ibarra, on connaissait à Madrid, on connaissait à Londres, à Berlin, la découverte sensationnelle. Arriverais-je à temps? Le conservateur du Musée archéologique national de Madrid, le regretté Juan de Dios de la Rada y Delgado, auteur d'un livre important sur les sculptures du Cerro de los Santos, pouvait-il ne pas convoiter cette sœur incomparablement plus noble et plus belle des statues de son Musée? L'illustre professeur de l'Université de Berlin, Emil Hübner, le maître incontesté de l'ar-

chéologie hispanique, l'intime ami et le correspondant attiré des Ibarra et du docteur Campellos, ne prétendrait-il pas lui aussi conquérir de haute lutte le chef-d'œuvre impossible à méconnaître? Sept jours pleins s'étaient écoulés depuis la découverte, et je ne pouvais espérer de réponse, même télégraphique, avant cinq jours, sans compter que les vacances étaient commencées. Sans doute, d'autres avaient eu déjà le temps d'agir, et d'ailleurs ne devais-je pas redouter encore les règlements, nécessaires peut-être, mais si étroits et peu pratiques de nos Musées? Serais-je autorisé à saisir l'occasion propice, ou resterais-je empêtré dans le réseau des formalités routinières, victime des Comités, des Commissions et des Bureaux?

Par bonheur, au département des Antiquités orientales veille un savant dont puissante est l'autorité, féconde l'initiative, M. Léon Heuzey. Lui, qui établit victorieusement l'authenticité des sculptures du Cerro de los Santos, verrait mieux encore que moi, sans aucun doute, ce que vaut désormais dans l'histoire ce monument unique, apprécierait l'art du chef-d'œuvre. Avec M. Edmond Pottier, le disciple et collaborateur ami du maître, ils trouveraient, en ce cas urgent, la voie droite et rapide à travers les ornières de la forme.

Cependant, ému d'impatience sous une apparente tranquillité, chaque jour j'allais contempler la merveille et m'affirmer dans les bonnes grâces de l'aimable vieillard de qui dépendait son sort.

Enfin un télégramme arrive... J'ai des instructions, je puis tenter la chance. Délibérément, je m'ouvre à Perico de mes projets; j'en étais sûr, il les accueille fraîchement. Eh quoi! priver Elche, priver l'Espagne d'un pareil joyau! Si on l'en croyait, on conserverait Apollon dans une niche dorée, comme *Nuestra Señora de l'Asuncion* dans la cathédrale, pour l'honorer d'un culte solennel. Mais laisser prendre au dieu la longue et périlleuse route de l'exil! Lui qui recueille jusqu'aux plus humbles tessons de l'Alcudia, avec une ferveur dévote, ni pour argent ni pour or en monceau ne céderait le trésor unique au monde. Pourtant, en ami complaisant, D. Pedro m'accompagne chez le docteur. L'accueil, dès



l'ouverture, est décourageant. Le docteur Campellos se récrie : jamais, je dois l'entendre, jamais il ne vendra rien à un Musée! Le Musée de Madrid a acheté, il y a quelques années, la collection de son beau-père Aureliano, et ne l'a jamais payée, ou si peu! malgré des engagements très formels. D'ailleurs sa femme aime le buste, elle veut le garder. D'ailleurs encore, que dirait Elche, que dirait l'Espagne? C'est question de patriotisme... Je discute. Le Louvre paiera, je m'y engage; il paiera comptant. Et pour la gloire d'Elche, pour la gloire de l'Espagne, pour celle du docteur Campellos, le buste au Louvre, quelle fortune inespérée! Le buste dans le premier Musée du monde, dans le plus illustre, dans celui que visitent le plus grand nombre d'étrangers, où il entre plus d'Espagnols peut-être, bon an mal an, qu'au Musée archéologique de Madrid, où bientôt, aux jours de l'Exposition Universelle, défilera vraiment l'univers! Le docteur et sa femme s'intéressent... J'insiste. Sans doute, c'est du patriotisme de réserver le buste à Elche ou à Madrid (la pensée, le nom du Musée de Madrid a le don de crisper les nerfs du brave homme, et j'en profite); mais c'est un patriotisme étroit. Il y en a un plus large, mieux entendu, plus noble, celui qui sait étendre le renom d'une ville, d'un pays au delà des frontières, qui veut faire rayonner jusque dans la capitale moderne des arts le génie trop oublié des plus lointains aïeux. De ce patriotisme, le docteur Campellos, admiré de ses concitoyens pour son talent, aimé pour ses bienfaits, donnera le louable exemple. Vains efforts! Non pas tout à fait pourtant, car le docteur se plaint maintenant que je le prends de court, qu'il n'a pas eu le temps de s'informer, de fixer la valeur du buste, d'interroger Londres, Berlin... que rien ne presse. Or, tout me presse au contraire; ici, vraiment, le temps c'est de l'argent; je ne puis laisser l'adversaire attendre des renforts; s'il lui en vient d'Angleterre ou d'Allemagne ou d'Amérique, je suis perdu. Hélas! l'adversaire s'entête; il écoute avec patience mes arguments, mais il ne cède pas.

Je me lève; la bataille est bien perdue. Mais sur le seuil une inspiration me vient; je me retourne : « Mais, docteur, vous ne m'avez pas demandé combien vous offre le Louvre. » Le

docteur hésite, puis, curieux, d'une voix molle : « Combien? »  
 Moi, je n'hésite pas; je tire de ma poche la dépêche tout à l'heure reçue, et la lui montrant : « Tenez, docteur, je joue cartes sur table, lisez! Le Louvre me donne pour instructions — voici la clef de notre langage convenu — d'offrir tant et de monter jusqu'à tant. Eh bien, franchement, la première somme offerte est trop faible; vous toucherez la seconde, et, songez-y, vous serez payé dans huit jours, non en pesetas, mais en francs et le change est à 70 pour cent! Est-ce dit? — Revenez demain... »

Demain, *mañana*, le grand mot des Espagnols, celui qui a toujours fait leur force, et qui les perd aussi! De quoi sera fait demain pour moi, et que sortira-t-il des *palabras* de ce soir, quand à la *tertulia* du bon docteur chacun des familiers aura prononcé sur l'affaire son discours en trois points?

Le lendemain, j'arrive à l'heure dite; pas de docteur! il visitait ses malades; la *señora* absente ou invisible... J'entre pourtant, peu fier de l'échec certain, et m'établis dans la salle basse où trône le buste pour me rasséréner à la vue impressionnante du chef-d'œuvre.

Le docteur rentre; il sait que je suis là, et pourtant monte l'étagé sans s'arrêter. Un quart d'heure se passe; la *señora* daigne descendre, m'entretient amicalement du soleil et de la chaleur, sans nulle allusion à ce qui se passa hier, sans souvenir, semble-t-il, du rendez-vous. Je prolonge l'entrevue en prenant une dernière photographie de la *Dame d'Elche*, que juste en ce moment anime de vie troublante un ardent rayon de soleil... et je vais prendre congé, la mort dans l'âme.

Mais voici que l'heureux dénouement se brusque : « Voulez-vous voir le docteur? — Oui, sans doute. — Venez alors. » Le docteur entend mes pas, s'avance au haut de l'escalier : « Bonjour, Monsieur, lui dis-je, vous acceptez? — C'est bien peu, mais si ma femme consent... » Séance tenante, l'accord est rédigé, signé, paraphé. Le Musée de Madrid entend quelques invectives, bien méritées, j'en conviens, le Louvre quelques menaces dont je n'ai cure, en cas d'anicroche. L'affaire est faite.

Huit jours après, grâce au concours de M. Léon Paris, qui avança la somme convenue, grâce à la générosité de M. Noël Bardac, qui fit au Louvre ce royal présent, à la décision de MM. Heuzey et Pottier, qui hardiment me soutinrent et firent à Paris toutes les diligences, j'embarquais à Alicante le précieux colis qui devait arriver sans encombre.

Un amusant épisode, en passant. Le petit vapeur espagnol qui pendant une semaine avait musé sur la mer délicieusement bleue, paressant et s'endormant dans toutes les criques de la côte poétique, faisait escale à Barcelone. Comme j'en profitais pour visiter le charmant musée si pittoresque installé dans la nef antique de Santa Agueda, le conservateur, mon ami, ravi de me voir, m'interpelle : « Ah ! D. Pedro, si vous saviez, au Musée municipal (là-bas, au bord du *Parque*, dans un grandiose palais moderne, c'est le rival), venez voir ! les vitrines s'encombrent de *cacharros* horriblement faux ; c'est un scandale ! venez et jugez ! » En effet, c'était (et c'est encore, j'en ai peur), dans une vitrine en vedette, un monstrueux assemblage de vases faux, cyniquement faux, dont connaît bien la fabrique, encore florissante aujourd'hui, quiconque a parcouru les alentours de Murcie, royaume des ingénieux gitano : « Et voilà, » s'exclamait mon guide, « voilà où passent nos douros, à nous autres Espagnols, tandis que les étrangers nous enlèvent nos chefs-d'œuvre ! — Quels chefs-d'œuvre ? — Eh ! le buste d'Elche, por Dios ! Ne le connaissez-vous pas ?... » Le buste d'Elche, tranquillement, dans ma cabine, se préparait à voguer sa dernière étape vers la France. Il était temps.

Dirai-je son arrivée triomphale ? la surprise, l'admiration, l'enthousiasme qu'excita la vue d'une beauté si neuve et si singulière ? les doutes aussi et les soupçons qui l'accueillirent, les discussions des problèmes que soulevaient son âge, son origine, sa restitution, sa valeur d'archéologie ou d'art, la nationalité, l'école de son auteur ? La controverse n'est pas close ; il est trop tôt pour écrire en lignes définitives ce curieux chapitre d'histoire.

Quelque part, en Angleterre, me dit-on, peut-être en France, l'antiquité de la Dame d'Elche reste suspecte. Elle n'a pas de

raison de l'être. Mais on hésite encore sur l'étiquette à coller au socle du chef-d'œuvre. Est-ce bien une sculpture espagnole de style gréco-phénicien, comme l'affirme la pancarte officielle du Louvre? Est-ce l'œuvre d'un artiste grec établi dans une ville heureusement hellénisée de la côte ibérique? Et quel qu'en soit l'auteur, espagnol ou grec, à quelle date a-t-il vécu et travaillé? Est-il un adepte attardé jusque dans le iv<sup>e</sup> ou le iii<sup>e</sup> siècle des formes un peu archaïques encore du v<sup>e</sup> siècle débutant? Est-il un sculpteur indigène, tout imprégné d'idées et de souvenirs orientaux, qui n'a reçu que tard dans son pays lointain, et par une série longue d'intermédiaires, l'influence des grands génies de la Grèce? Quand d'autres trouvailles auront été faites, qui permettront de grouper autour de la Dame d'Elche quelques frères et quelques sœurs dignes d'elle, alors seulement l'accord pourra se faire entre les critiques.

Nous avons pu espérer quelque temps que l'Alcudia livrerait de nouveaux trésors. Nous avons souhaité vivement y faire des fouilles, et c'est en 1905 seulement que nous avons abouti, grâce à l'amitié libérale des héritiers du regretté docteur Campellos. Mais notre attente a été trompée, et nous doutons que d'Elche, à moins d'un hasard providentiel, nous vienne encore la lumière.

Certes, ce n'est pas en vain que mon jeune collaborateur Albertini a remué jusqu'au sol vierge l'étendue de la *loma* fameuse; il n'a pas en pure perte supporté le rude soleil de juillet qui m'avait en deux jours abattu. Car, à défaut d'œuvre importante de la statuaire illicite, il a recueilli tout un lot très original de poteries peintes qui sont, elles aussi, une révélation.

On savait, par des trouvailles éparses, que la céramique de l'Espagne primitive offrait un exemple curieux de décoration très antique, dont les premiers modèles se rattachent à l'industrie mycénienne; qu'en cent lieux divers, disséminés par toutes les provinces de la Péninsule, se retrouvent en foule les tessons peints de motifs géométriques ou de plantes, d'animaux même, plus rarement il est vrai, copiés sur nature ou stylisés. Elche même, parmi ces stations nombreuses, semblait à quelques indices un centre privilégié de cette industrie flo-



rissante. Sur plusieurs débris récoltés par Aureliano Ibarra, et passés au Musée de Madrid, apparaissent les images, bien mutilées par malheur, de grands oiseaux, de poissons rares, de carnassiers fantastiques, s'ébattant au milieu d'une flore étrange, de rinceaux et de volutes. Tous ces dessins, tracés d'un pinceau rapide et sûr de lui, éveillent l'idée d'une imagination riche, malgré les conventions un peu trop couramment acceptées, d'une technique adroite, d'un réel sentiment de la ligne et du motif ornemental. C'était le résidu d'ateliers où de rares pièces de luxe, d'invention brillante et de souple métier, voisinaient avec des produits plus communs et trop souvent monotones.

Les fouilles de 1905 ont mieux prouvé que les céramistes d'Elche étaient de vrais virtuoses. Surtout, ils paraissent amusés, plus que leurs émules des autres villes, aux caprices d'une fantaisie qui se joue à côté du réel. Sous leur pinceau, la feuille s'allonge en ondulations ou s'enroule en spirales, le bourgeon se gonfle en excroissances quadrillées; la fleur, plus rare, se distend, ou se réduit au contraire à d'humbles rosettes clairsemées. Les animaux chimériques triomphent; les grands cygnes combattifs, à longs becs de cigognes, étalent et agitent leurs ailes diaprées, et crispent leurs pattes à six doigts contre des lièvres monstrueux, au nez en boule, qui tirent la langue, ou contre de grands fauves farouches, à mâchoires longues de crocodiles. Entre les griffes, sous les ventres, parmi les végétations envahissant le vide, dont l'artiste a l'horreur, de gros poissons courbent leurs dos ronds, où pointent de courtes nageoires. C'est un pittoresque fouillis d'images disparates enchevêtrées. Voici encore, pas trop souvent, apparaît le cheval de guerre ou de chasse, reconnaissable, quoique irréel; et voici l'homme, enfin, le guerrier ou le chasseur en armes, à pied ou à cheval, et le prêtre peut-être, en procession, tenant des palmes. Ce sont des images nouvelles, pour la première fois retrouvées tout au moins.

Mais hélas! que ces images sont informes et naïves, aussi grossières, toutes, que ces horribles idoles de bronze dont j'ai dû naguère dresser le triste catalogue. La figure humaine,



voilà l'obstacle où s'est brisé le talent sans force de nos peintres de vases. Comme ils ont mal suivi l'exemple des sculpteurs, qui, eux, se mirent vaillamment et avec bonheur à l'école de la Grèce! Comment la vue de la Dame d'Elche, si elle se dressait en quelque temple ou portique, offerte à l'admiration de tous, ne les a-t-elle pas inspirés?

C'est que les ouvriers, pendant plusieurs siècles qu'a persisté la vogue de leur fabrique, se sont satisfaits à trop bon compte des créations anciennes. Ils n'ont cherché sincèrement ni formes ni thèmes nouveaux. Ils se sont endormis au rythme monotone de leurs mouvements appris; ils ont travaillé de mémoire, sans autre souci que de maintenir les traditions de leur virtuosité.

Puis, et cela n'est pas moins grave, car c'est une faute de goût, ils se sont laissés aller aux amusements d'une stylisation facile. Les plantes, les animaux et même l'homme se sont dénaturés sous leur pinceau rapide. Les feuilles se sont étirées et assouplies en arabesques, et, peu à peu, les queues de lièvres se sont contournées en vrilles, les nageoires de poissons en rinceaux, les langues de carnassiers se sont aiguisées en feuilles d'iris, les oreilles de bêtes appointées en feuilles de laurier. L'homme semble parfois s'être vêtu de morceaux de plantes, et de façon générale le même système de lignes conventionnelles sert à représenter les choses les plus diverses, le corps squameux d'un poisson, les ailes emplumées d'un oiseau ou son ventre, l'enveloppe craquelée d'un bourgeon, le poil d'un lapin, le pelage d'un fauve, la robe d'un cheval. Pas un de ces décorateurs trop habiles n'observe la nature, ne s'efforce, par un retour naïf à la vérité, de renouveler, tout au moins de rajeunir son fonds de formes et de motifs.

Aussi, quand il veut dessiner la forme vivante de l'homme, l'ouvrier d'Elche n'obtient qu'une ébauche ridiculement enfantine et niaise, car l'objet est le plus difficile, le plus décevant qui puisse tenter un artiste, en la multiplicité ondoyante de ses aspects, et notre céramiste n'a jamais cherché, n'a jamais appris à voir, de ses propres regards curieux, le monde réel.

Si, pourtant; un d'entre eux, un seul, en un jour d'inspi-

ration heureuse, a brisé la routine, et tel grand vase dont la panse, sur la couche d'un léger enduit blanc, s'orne d'une double guirlande de vigne vierge, n'aurait pas déshonoré la fabrique d'un fin céramiste d'Athènes.

Quoi qu'il en soit de ses défauts, qui d'ailleurs ne sont pas banals, la céramique des Ibères prend de plus en plus sa place parmi les céramiques de l'antiquité, et cela grâce aux fouilles de M. Albertini. C'est un honneur nouveau pour Elche. On peut, on doit en critiquer le progrès lent, la maîtrise superficielle; on en aime pourtant le décor touffu, riche jusqu'à l'abus, bigarré, pittoresque, et, jusque dans sa routine, original.

Au fait, ne sont-ce pas ces mêmes qualités, avec moins de défauts, qui donnent au buste du Louvre son prix inestimable? Pourrons-nous dire que le style du chef-d'œuvre, puisque c'est à lui qu'il faut toujours revenir, est pur comme le style d'un marbre de Phidias ou d'un bronze de Polyclète, même, si l'on veut, d'un marbre d'Anténor? Non, car les hésitations de la critique viennent justement de ce que l'œuvre est, au fond, composite, qu'en elle s'unissent et se fondent des éléments divers, dont il est malaisé de retrouver la nature et le dosage.

Si, pour les uns, elle est vraiment espagnole, sans doute possible, par l'originalité du type, la singularité de l'accoutrement, la forme et la splendeur du diadème à pendeloques et du pectoral, la surcharge évidente des ornements, et surtout par on ne sait quelle indéfinissable beauté hautaine et mystérieuse, moins de lignes que de sentiment, dont le reflet éclaira dans tous les temps les chefs-d'œuvre de l'art comme de la nature espagnole, qui donna jadis leur grandeur triste aux altières princesses de Velasquez: faut-il pour cela nier ce que le sculpteur doit d'une part aux lointaines traditions de l'Orient, des pays où régnèrent et règnent encore les modes des mitres lourdes, des amples vêtements somptueux, des bijoux trop opulents, et d'autre part à la Grèce archaïque, même à la Grèce classique, éprise de vérité tout à la fois et d'idéal, maîtresse incomparable de goût et de technique savante? Si même, ainsi que le soutiennent des admirateurs fervents, le buste est parti d'un ciseau grec, car seul un Grec, disent-ils,

a pu concevoir une œuvre aussi parfaite, et l'exécuter avec une telle maîtrise qu'il fait rentrer dans l'ombre tous les humbles praticiens indigènes, pourtant le modèle est espagnol; c'est le portrait d'une noble Tartessienne d'Herna, idéalisée certes par le génie grec, mais copiée aussi par un artiste soucieux de vérité dans la réalité vivante de ses traits et de ses parures nationales.

Quoi qu'il en soit, entrant au Louvre, je l'avais bien prédit, le buste a porté loin, a porté haut la gloire de sa ville. Après dix ans bientôt le chef-d'œuvre ne perd rien du charme énigmatique qui ravit ses premiers dévots; l'enthousiasme ne s'est point éteint avec le temps qui passe. Telle je vis et j'admirai la Dame d'Elche dans la maison du docteur Campellos, telle je l'admire encore dans le Palais fastueux. Droite, grave et un peu raide, les yeux pleins de mystère, ses lèvres roses serrées et sensuelles, les joues et le menton volontaires, vraiment reine ou vraiment déesse, elle trône, soutenant sans fléchir le poids orgueilleux de sa grande mitre rouge, de son bandeau à triple rang de perles, des larges roues à pendeloques qui encadrent son fier visage. Sur ses épaules voûtées un peu le vaste manteau presque sans plis s'étale, et sur la poitrine chaste s'arrondit à triple étage le luxe des colliers. L'artiste a-t-il sculpté une statue entière ou un simple buste? Félicitons-nous peut-être que le buste seul nous reste, car rien ainsi ne vient distraire le regard des regards de la Dame qui l'attirent; l'attention, l'étonnement se concentrent sur ce visage étrangement fermé, étrangement vivant aussi, irrégulier, de galbe sec, mais si merveilleusement expressif, mélange audacieux de vérité nette et de rêve. Carmen, a-t-on dit, ou Salambo... L'une et l'autre, peut-être, car l'une et l'autre aussi, tout énigme et tout mystère, la fille fantasque et héroïque de Séville, et la princesse de Carthage toute frémissante de voluptés contenues, l'Andalouse et la Punique, accusent sur le fond de leurs éblouissants pays, en un relief vif et précis, l'image claire, matérielle, de leur beauté.

Certes, il eût été bien émouvant de voir mieux qu'en rêve le buste, dressé sur l'Alcudia, s'illuminer aux rayons de l'ardent soleil qui l'a vu naître. Mais l'Alcudia n'en a pas moins, tout

appauvrie de son plus précieux joyau, l'attrait des ruines qu'elle garde encore dans le cadre ondoyant de sa palmeraie. Le champ où reposa de longs siècles la Dame d'Elche a son charme de mystère, comme les champs où fut Troie, et c'est un plaisir encore de parcourir la vaste *loma* mélancolique, aux heures lourdes où dans le soleil d'or, sur les amandiers grêles, chantent éperdument les cigales. Le sol, que sillonnent les tranchées des fouilles, garde le souvenir des édifices détruits, et l'histoire de la ville morte s'inscrit à travers l'esplanade en traits de vieilles murailles, en taches de pavements et de mosaïques. Ici furent les Thermes, et là les riches villas romaines; là, témoin précieux d'un culte rare, une *Proseucha* de Juifs. La modeste synagogue, construite avec les débris de quelques édifices romains, pavée d'une indigente mosaïque que décorent de barbares inscriptions grecques, puis des vestiges de constructions arabes, montrent que pendant de longs siècles persista la vie en ces plaines privilégiées.

Mais ce sont d'autres charmes encore qui appellent et retiennent le touriste et l'artiste. Elche doit aux Arabes, sans doute, la gloire de sa forêt de palmes, sa richesse et sa poésie d'oasis. Par le bienfait de ces plantations hardies, qui donnèrent à la ville déplacée les arbres les mieux adaptés à son sol et à son ciel, les plus élégants aussi et les plus pittoresques; par le bienfait des irrigations savantes, où s'apaise et se répand en fécondes eaux murmurantes la violence torrentueuse du Vinalapo, Elche fut faite, elle est restée le séjour du repos heureux dans l'enchantement de la lumière et de la verdure, vraiment le paradis délicieux de l'Espagne.

Dans l'Elche chrétienne encore, depuis le lointain Moyen-Age, s'est accru le trésor précieux du passé, dont le présent garde avec ferveur le souvenir et le culte fidèle.

Que ceux que n'effraie pas le mois d'août redoutable en la fournaise alicantine choisissent pour visiter Elche la fête de Notre-Dame de l'Assomption. Dans toute l'Espagne éprise encore des pompes splendides qui depuis des siècles enthousiasment sa foi catholique, des spectacles déroulés dans l'ombre illuminée des églises et des processions ondulant par le dédale



des rues brûlantes dans le soleil et les musiques, qui surchauffent la piété sensuelle du peuple, nulle pompe, nul spectacle, nulle procession, nulle fête n'égale en éclat, en émotion, en beauté rare, antique et lointaine, la fête de la patronne d'Elche. D. Pedro Ibarra a raconté poétiquement la venue de la vierge miraculeuse à Santa-Pola, le port illicitan, telle qu'il en a lu la légende dans ses vieux livres :

« C'est le matin. La fraîche brise qui mollement agite la surface des flots va se calmant peu à peu. Dans le ciel scintillent quelques étoiles dont les faibles rayons perdent leur lumière à mesure que s'éclairent les hautes régions de l'espace... La plage des Tamaris estompe dans les ombres du lointain horizon la basse et onduleuse silhouette de ses vastes grèves.

» Déserte, ai-je dit... Non; une forme vague, un être humain se promène lentement sur le rivage... Tout à coup l'homme s'arrête. C'est un gardien de la côte. Il observe attentivement un point de l'horizon, où quelque chose attire son attention. Le silence est absolu. Il semble que la vie soit suspendue dans l'univers. Là-bas, où regarde le guetteur, s'aperçoit confusément un point lumineux qui grandit par intervalles. Il s'avance; impossible bientôt d'en supporter l'éclair. On dirait que le soleil s'est trompé de route. Le globe de feu est si près qu'on en peut facilement distinguer la forme. Il est formé de cercles concentriques de nuances resplendissantes, de mille couleurs variées, dont les irradiations se perdent dans l'infini. Au milieu de cette auréole de gloire apparaît un objet de forme quadrangulaire soutenu par des êtres ailés pareils à ceux que Fra Angelico et Murillo ont peints dans leurs tableaux. Des chœurs d'esprits angéliques font entendre une harmonieuse et très douce musique...

» La vision a disparu. Sur la tranquille plage des Tamaris ne se voit plus que le garde-côte prosterné en adoration. Sur le sable humide, et caressé tendrement par le flot adouci, apparaît un magnifique joyau d'art, un coffre de bois précieux décoré de riches métaux, brillant aux rayons joyeux du soleil levé qui, dans toute sa majesté, inonde le firmament.

» Le garde se baisse. Sans doute le sommeil, la faiblesse



ou l'humidité ont engourdi ses sens. Mais qu'y a-t-il donc dans cette caisse que les vagues ont déposée sur la plage? Sans doute les restes de quelque naufragé. Il se dirige vers l'objet, s'arrête, le retourne. C'est un coffre en forme de nef. Il s'arrête encore, regarde attentivement le couvert de cet étrange meuble. Écrits en caractères brillants comme la flamme, et très lisibles, il voit ces mots « *Soc para Elig* » : je suis pour Elche... Étonné, indécis, le garde appelle ses compagnons qui poussent des exclamations de surprise; à leur tour, ils retournent le coffre, et voient qu'il n'est point fermé. Ils l'ouvrent et la stupéfaction se peint sur leurs visages. Ils restent comme pétrifiés devant la merveille qui leur est révélée. Dieu Saint! dans ce précieux écrin, doucement inclinée, repose une très belle image de la reine des cieux, de Marie de l'Assomption. Son divin visage est légèrement bruni; ses yeux brillants et expressifs sont légèrement voilés par des cils très noirs; parfait est l'arc de ses sourcils. Son nez est délicat, sa bouche fine et rose; ses précieuses mains nacrées, ces mains qui ne se lassent point à nous combler de grâces. Ses riches habits sont semés de pierres précieuses. Sa couronne resplendit, ornée des douze étoiles symboliques. Enfin tout, tout est un vivant portrait de celle qui est le vénérable trésor illicitan, de celle qui est notre mère, de celle qui éternellement règne et régnera dans nos cœurs. »

Sainte Marie de l'Assomption fut depuis la protectrice de la ville. Pour elle fut bâtie la grandiose cathédrale où elle trône, vêtue de robes magnifiques, et parée de rares bijoux, dans un riche et mystérieux *camarin*. Le temps, l'incurie, quelque vice d'une coupole trop lourde, ont compromis la stabilité de l'édifice; pour un temps, l'image sainte a dû s'éloigner de son sanctuaire.

Mais bientôt sans doute, dans l'église que restaure une foi généreuse, revivront au 15 août les fêtes et les cérémonies traditionnelles où renaît tout le Moyen-Age en l'ardeur de sa piété populaire, la pompe de ses processions enthousiastes, l'ingénieuse naïveté de ses spectacles sacrés.

Comme tous les ans depuis des siècles, et suivant des rites à peine altérés, l'église se transformera en théâtre, et l'on y

jouera l'opéra mystique en langue limousine où la Vierge meurt et ressuscite aux sons de musiques vieillottes, au milieu des Apôtres attendris. Son âme divine, incarnée sous la forme d'une élégante poupée, fera une ascension glorieuse dans une grenade d'azur et d'or, et, soutenue par des Chérubins aux grandes ailes, disparaîtra dans la coupole entr'ouverte en un tumulte d'acclamations délirantes. Son corps précieux — l'image miraculeuse de Santa-Pola — reposera trois jours sur un lit d'argent massif, offert aux invocations et aux actions de grâces. Chaque matin seulement, durant ces trois jours, quand par les rues ardentes s'amassera la foule impatiente, quand à tous les balcons, fleuris des plus jolies Illicitanes, éclateront les couleurs nationales, safran et pourpre, or et sang, la Vierge, étendue sur une riche civière, endormie dans ses chapes étincelantes, ayant sur son masque d'argent infiniment pâle et triste l'éclair d'un rayon triomphant, la Vierge parcourra lentement les rues et les places, adorée à genoux, parmi les chants d'allégresse confiante.

. . . . .  
 Palmeria, rêve d'Éden en une âpre terre de feu, cité blanche qu'égayent au sommet des tours et des dômes les bleus *azulejos* criblés d'étincelles d'or, patrie de la Dame de l'Alcudia, temple de Notre-Dame de l'Assomption, Elche, glorieuse et poétique Elche, ville d'élection, douce à mes yeux enchantés, chère à mon cœur reconnaissant...

PIERRE PARIS.

La découverte de la « Dame d'Elche » n'a pas toujours été fidèlement relatée; le rôle que j'ai joué dans l'achat du buste a plus d'une fois été dénaturé. Le chef-d'œuvre tient désormais une telle place dans l'art antique, il est un tel ornement du Musée du Louvre que les moindres détails de son histoire ont de l'importance et de l'intérêt. J'ai donc cru devoir, après dix ans, raconter avec une fidélité de procès-verbal le détail de mes négociations avec le docteur Campellos. Je le fais d'autant plus volontiers que mon récit, s'il établit en ce qui me concerne que j'ai été bien servi par la fortune, est surtout à l'honneur du regretté docteur dont l'esprit, quoi qu'on en ait pu dire, s'est alors montré si clairvoyant et si libéral.

Bordeaux, 30 juin 1907.

---

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

---

## COLLABORATEURS

MM. A. Aguilar; E. Albertini; R. Altamira, professeur à l'Université d'Oviedo; J. de Apraiz, directeur de l'Instituto de Alava; M. R. de Berlanga; P. Besques; P. Boissonnade, professeur d'histoire à l'Université de Poitiers; G. Bonsor; L. Bordes, professeur au Lycée d'Agen; E. Bourciez, professeur de langues et littératures du Sud-Ouest de la France à l'Université de Bordeaux; E. Bouvy, bibliothécaire et chargé d'un cours de langue et littérature italiennes à l'Université de Bordeaux; J.-A. Brutaills, archiviste de la Gironde et chargé d'un cours de paléographie à l'Université de Bordeaux; Calmette, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon; E. Castelot; Cazac, proviseur du Lycée de Bayonne; V. Chapot; R. J. Cuervo; H. de Curzon; G. Daumet; † Fr. Despagne; H. Dessau, professeur à l'Université de Berlin; Ch. Dubois; L. Dubois, professeur d'espagnol au Lycée de Toulouse; J. Ducamin, professeur d'espagnol au Lycée de Mont-de-Marsan; A. Dufourcq, chargé du cours de sciences auxiliaires de l'histoire à l'Université de Bordeaux; A. Engel, ancien membre de l'École française d'Athènes; M<sup>me</sup> M. Goyri de Menéndez Pidal; MM. R. Gómez Sánchez; Griswold Morley; † E. Hübner; P. Ibarra; P. Imbart de La Tour, professeur d'histoire du Moyen-Age à l'Université de Bordeaux; A. Jeanroy, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse; C. Jullian, professeur au Collège de France; Johannes Jungfer, professeur à Berlin; H. de La Ville de Mirmont, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux; G. Le Gentil; H. Léon; H. Léonardon, directeur adjoint de la Bibliothèque de Versailles; M. Marion, professeur à l'Université de Bordeaux; J. Marquet de Vasselot; E. Martinenche, maître de conférences à la Sorbonne; E. Mele; R. Menéndez Pidal, professeur à l'Université de Madrid; H. Mérimée, maître de conférences à l'Université de Montpellier; A. Mesquita de Figueiredo; M<sup>me</sup> Carolina Michaelis de Vasconcellos; MM. J. Moraleda Esteban; J.-B. Morleix; E. Muret, professeur à l'Université de Genève; E.-J. Navarro; V. Paredes Guillen; A. Paz y Melia, directeur du département des manuscrits à la Biblioteca nacional de Madrid; P. Perdrizet, maître de conférences à l'Université de Nancy; Cristóbal Pérez Pastor; E. Piñeyro; C. Pitollet; P. Quintero, professeur à l'École des Beaux-Arts de Málaga; J. Sarofhandy; F. Sauvaire-Jourdan, professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux; P. Serrano Gómez; M. Serrano y Sanz, professeur à l'Université de Saragosse; Fr. Simón y Nieto; F. Strowski, professeur à l'Université de Bordeaux; B. de Tannenberg; Ant. Thomas, professeur à la Sorbonne; L. Tramoyeres Blasco; E. Walberg, professeur à l'Université de Lund; † Rev. Wentworth Webster.

---

*Este Boletín sale trimestralmente (á principios de febrero, mayo, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: Feret, cours de l'Intendance, 15; TOULOUSE: Éd. Privat, rue des Arts, 14; PARIS: A. Fontemoing, rue Le Goff, 4; MADRID: M. Murillo, Alcalá, 7. — Precios de suscripción: 10 francos año (Francia y España); 12 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 3 francos.*

Los Suscriptores de España pueden hacer el pago por medio de libranza del Giro mutuo á nombre del Sr. MURILLO, Alcalá, 7, Madrid.

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

---

## QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

---

### I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

#### ABONNEMENTS

France . . . . .	F.	10 »
Union postale . . . . .		12 »
Un fascicule séparé . . . . .		3 »

---

### II. BULLETIN HISPANIQUE

#### ABONNEMENTS

Espagne et France . . . . .	F.	10 »
Union postale . . . . .		12 »
Un fascicule séparé . . . . .		3 »

---

### III. BULLETIN ITALIEN

#### ABONNEMENTS

France et Italie . . . . .	F.	10 »
Union postale . . . . .		12 »
Un fascicule séparé . . . . .		3 »

---

*Le montant des abonnements doit être adressé à MM. FERET et FILS,  
15, cours de l'Intendance, Bordeaux.*